

une renommée universelle et désarmé la critique elle-même, il ne se laissa pas éblouir par sa rapide fortune, et il se fit son propre critique.

Avec un courage et une probité morale dont l'histoire n'a pas enregistré de plus bel exemple, Verdi abandonna les champs de bataille sur lesquels il avait si longtemps triomphé et marcha hardiment vers le progrès. Le ministre de l'instruction publique l'a montré aussi grand, aussi fécond dans tous les genres :

Il eut par-dessus tout le don du mouvement et de la vie.

Dans son âme orageuse et passionnée, c'était l'humanité elle-même qui chantait et qui pleurait ; c'était la patrie opprimée qui criait sa révolte et ses espérances ! C'est pourquoi son maître n'enflamma d'une plus brûlante ardeur ni ne remua plus fortement l'âme des foules.

Avec Verdi s'est éteint l'un des astres les plus purs qui aient brillé au ciel de l'idée.

Messieurs, cette réunion me fait songer aux antiques Panathénées où la Grèce entière, frémissant d'une sainte émotion, élevait au rang des dieux les poètes qui avaient le mieux senti et traduit ses douleurs et ses joies.

Saluons l'art qui allume de si généreux enthousiasmes et qui unit aujourd'hui les cœurs de deux grands peuples.

Saluons surtout, dans un élan de reconnaissance émue, la noble Italie qui partage avec Athènes la gloire impérissable d'avoir émancipé l'esprit humain en l'initiant à la vérité et à la beauté, et qui donna au monde Verdi, l'un des plus fiers et des plus mâles génies qui aient illuminé le XIX<sup>e</sup> siècle !

De longs applaudissements ont salué le discours du ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, le remerciant du superbe hommage qu'il venait de rendre à Verdi. Puis, après un morceau d'*Otello*, interprété par M. Delmas, M. Gustave Larroumet, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, a prononcé, au nom de cette Compagnie à laquelle Verdi appartient comme membre étranger, un discours où il a rappelé les deux ovations qui lui furent faites en 1894, à l'occasion de *Falstaff* et d'*Otello*, et qui prirent un caractère exceptionnellement glorieux pour le grand musicien. Fréquemment interrompu par les bravos de l'auditoire, M. Larroumet a fait sentir toute la force du génie de l'illustre compositeur :

Verdi, a-t-il dit, avait rendu un autre service à son pays, et aussi grand que de traduire une part de son génie. Il avait maintenu la foi de l'Italie dans ses destinées, sa volonté de devenir une et libre, de remplacer ce que le dédain insultant d'un diplomate appelle « une expression géographique » par le nom d'une grande nation. Toujours et en tout il rappelait aux Italiens qu'ils étaient un peuple et qu'ils avaient une âme ! Puis, l'indépendance conquise, l'unité accomplie, le *risorgimento* consommé, il leur disait qu'ils devaient communier des Alpes à l'Adriatique, et du Nord au Sud, dans le culte des longues souffrances et du triomphe final.

*Fuori i barbari!* ces mots chantaient dans toutes ses mélodies, à l'époque où les voix libres devaient se taire.

Le nom de Verdi était devenu l'anagramme par lequel l'Italie symbolisait ses aspirations patriotiques, et elle voyait en lui comme le Tyrtée de son espérance.

Pouvions-nous, messieurs, ne pas vibrer à l'unisson de ce génie, nous qui, depuis 1789, avons proclamé le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et qui, de 1800 à 1859, avons cimenté de notre sang les premières assises de l'unité italienne, de Montenotte à Solferino ?

M. Clovis Hugues a lu ensuite, avec une voix vibrante, une poésie d'un beau souffle qu'il a composée en l'honneur de Verdi et qui débuta ainsi :

Verdi, tes frères d'Italie  
M'ont dit : « Trêve aux hymnes guerriers !  
» Chanté celui dont le front plie  
» Sous le poids heureux des lauriers,  
» Le noble artiste qui s'élève,  
» Dans la majesté de son rêve,  
» Vers les cieux rayonnants et beaux,  
» Et qui, pour maîtriser la gloire,  
» N'eut pas besoin de faire boire  
» Le sang de l'épée aux corbeaux ! »

La poésie se termine sur cette strophe :

Le cri du blême solitaire,  
Les voix éparées dans les champs,  
Tous les bruits confus de la terre  
Montent vers toi comme des chants ;  
Et le poète se figure,  
Devant ton œuvre où la nature  
Gémit, pleure, rit et gronde,  
Que les dieux, debout dans la nue,  
T'ont fait clamer la bienvenue  
Par les trompettes d'Aïda !

La partie musicale du programme, exclusivement composé d'œuvres de Verdi, s'est ensuite poursuivie au milieu des applaudissements. Je laisse à mon collaborateur Bruneau le soin d'apprécier la composition du programme, à ce point de vue, et de dire ce qu'en a été l'interprétation.

A la fin de la cérémonie, M. Raqueni, secrétaire du Comité d'organisation, a adressé à tous ceux qui contribuèrent au bel hommage rendu à son illustre compatriote un remerciement ému.

Jules Cardane.

Il était bon que dans cette cérémonie, organisée, célébrée en l'honneur, à la gloire d'un musicien illustre entre tous, il y eût de la musique ; et quelle musique pouvait être mieux choisie que celle de ce musicien ! On a donc, non sans raison, renoncé aux cantates commémoratives, aux pièces de circonstance qui, même lorsqu'elles sont écrites par les compositeurs les plus remarquables, n'offrent généralement aucun intérêt sérieux, n'ont presque jamais de réelle valeur, et on a simplement extrait de l'œuvre immense du maître un certain nombre de morceaux dont l'effet, je n'ai pas besoin de le dire, a été énorme.

S'il n'avait excédé la durée normale d'une telle séance, un programme résumant le splendide labeur de Verdi, montrant le prodigieux effort accompli d'année en année par l'admirable dramaturge, marquant les principales étapes de l'étonnante course à la gloire aurait eu une signification singulièrement haute. Il ne m'eût pas déplu que, remontant très loin dans le passé, déterminant les origines, on donnât, quelles qu'en fussent les brutalités, un fragment de *Nabucco* ou de *I Lombardi*. (L'art sommaire du début ne rend que plus beau l'art achevé de la maturité.) L'idée de blâmer l'audition du *Brindisi de la Traviata* ou du quatuor de *Rigoletto* ou du *Miserere* du *Trovatore*, ne me serait pas venue à l'esprit, car cette audition m'eût préparé à goûter mieux encore *Aïda* et *Falstaff*, dont j'aurais aimé qu'une scène figurât à ce programme. De la sorte, le génie essentiellement batailleur, hardi, rude et progressif du grand Italien se fût transformé devant nous logiquement, presque naturellement, comme un su-

perbe exemple de courage, de probité, d'intelligence et de noblesse.

Il eût fallu un véritable festival pour réaliser pareille chose, et l'on a dû se borner à rendre hommage à la mémoire du maître en jouant, je le répète, quelques morceaux choisis selon les nécessités particulières de la cérémonie. Cet hommage a été infiniment digne, infiniment respectueux. Je ne sais s'il se renouvellera dans les autres pays, mais ce que je puis et ce que je dois dire, c'est que les musiciens de Paris ont bien témoigné de leurs sentiments à l'égard de celui que nous eûmes la joie de recevoir et d'applaudir souvent. Ou donc d'ailleurs — qu'on nous permette d'avoir cette petite fierté — rencontrerait-on plus magnifique interprète que M. Delmas ? L'inoubliable Iago de l'Opéra a chanté avec une générosité de voix, une profondeur d'expression, une ampleur de style, une éloquence, une fermeté extraordinaires l'émouvant et saisissant *Credo* satanique d'*Otello* et a été acclamé. Et n'est-ce pas une rare bonne fortune que d'entendre dans la *Prière à la Vierge*, la dernière composition de Verdi, Mmes Ackté, Grandjean, Héglon et Flahaut ? Cette bonne fortune, nous l'avons eue deux fois, car le public a bissé d'enthousiasme, tant il le trouvait joli et supérieurement exécuté, ce délicieux et curieux quatuor sans accompagnement, d'une pureté mélodique et harmonique exquise, d'une candeur d'expression charmante. Et l'orchestre aussi, que dirigeait M. Taffanel, a obtenu une large part de succès dans l'ouverture des *Vêpres siciliennes*, où certain thème des violons annonce déjà *Don Carlos*, et dans l'éclatante et hurlante marche d'*Aïda*. Enfin, la compagnie de la garde républicaine, que conduisait M. Parès, a vigoureusement évoqué, en une sélection des *Foscari*, le tumultueux souvenir de la première manière du héros glorieux de la journée.

Alfred Bruneau.

## La Réception du Petit Palais

C'est donc hier, à deux heures et demie, que la Ville de Paris a pris possession du Petit Palais des Champs-Élysées.

Par un temps magnifique, des milliers de personnes ont envahi, dès l'ouverture des portes, le joli monument.

Elles voulaient être sûres de trouver place au concert, dont la vaste salle s'est trouvée prise d'assaut en quelques minutes.

Il faudra, hélas, avoir la même hâte demain soir. Il y aura, je le sais bien, deux théâtres au lieu d'un, mais le nombre des cartes d'invitation est plus que doublé.

M. Parès, chef de musique de la garde républicaine, a attendu l'arrivée des personnalités officielles pour faire jouer sa *Marche solennelle*.

A part les deux préfets, MM. de Selves et Lépine, exaucrant M. Grébauval, les autorités n'étaient que municipales, puisque les relations avec le gouvernement ne seront reprises que demain, en la présence de M. Adolphe Chérix, président du Conseil général de la Seine.

Derrière une rangée de fauteuils dorés sont assis de nombreux conseillers, dont beaucoup ont amené leur femme. Au milieu d'eux et du haut personnel de l'Hôtel de Ville : MM. Bouvard, Ralph Brown, inspecteur des beaux-arts de la Ville de Paris ; Maillard, directeur des fêtes ; Georges Cain, conservateur des collections de la Ville, on remarque Mmes Paul Escudier, Levée, Edmond Lepelletier, Bouvard, Georges Cain, etc.

Dans *Gallia*, Mlle Marguerite Chabry retrouve le succès de la veille.

Quand Emile Pessard se lève pour conduire son *Ménier des Petits violons*, les malins se glissent, puis se pressent dans l'allée centrale qu'on espérait laisser libre et qui bientôt n'est plus qu'une épaisse muraille humaine.

Noté, de l'Opéra, est superbe dans *Le Génat*, la célèbre ballade de Victor Hugo, mise en si belle musique par Henry Litolf. La veuve du regretté compositeur se dissimule, rayée, près de l'orchestre.

Après les applaudissements, le président du Conseil municipal, dont les pouvoirs expireront aujourd'hui même, M. Grébauval, se lève.

D'une voix de stentor, qu'on perçoit au fond même de la salle voisine, il prononce le discours suivant :

Mesdames, messieurs, au nom de la Ville de Paris, le Conseil municipal a l'honneur de prendre possession de ce Palais, construit pour l'Exposition universelle et destiné à lui survivre...

Je suis heureux de féliciter ici le grand organisateur de nos merveilles, M. Bouvard, directeur des services d'architecture de la Ville de Paris ; M. Girault, dont la conception heureuse fut si bien réalisée par l'exécution. Je félicite leurs collaborateurs, MM. de Saint-Marceaux, Injalbert, Hugues, Fagel, Peynot, Desvergnes, Moncel, Ferrary, Convers, Lefevre, grands artistes, qui ont mis, chacun, de leur âme avec leur signature dans la pierre de cet édifice. Je félicite les entrepreneurs, les ouvriers, tous en un mot. La ville de Paris a été bien servie par ses enfants.

Il ne m'appartient pas de me prononcer ici sur la destination définitive, mais nous serons tous d'accord pour exprimer le vœu que le Conseil municipal profite de cet héritage afin de faire connaître à la population tant d'œuvres ignorées, tant de richesses enfouies dans nos magasins, tant de trésors auxquels il ne manque que d'apparaître en pleine lumière.

Mesdames, messieurs, l'Exposition a laissé des souvenirs. Ce fut une magistrale explosion d'activité intellectuelle et artistique, d'industrie et de travail. Elle a passé comme un rêve. Ses vestiges emportent avec eux, sous les pluies de l'hiver, un peu de nos illusions. Il nous reste l'orgueil d'avoir vu la France redevenue le rendez-vous du monde et tenant dignement tête à ceux auxquels elle ouvrait en même temps les bras. Il en demeure aussi cet ensemble dont la maîtrise fut proclamée dès la première heure : les deux Palais, le pont Alexandre-III, les Champs-Élysées réunis à la rive gauche, l'avenue triomphale allant de la Concorde au dôme d'or des Invalides, deux grands siècles se rejoignant pour l'apothéose d'un troisième.

Nous reverrons longtemps les foules accourues, les jardins aux palmiers d'Orient, les parterres et les bosquets, les statues et les fleurs, et aussi, revivra dans notre esprit, comme première, l'inoubliable date, ou fut posée la première pierre, par une main amie. Ce sont des spectacles qu'il est bon d'évoquer, ils nous rendent plus fiers et plus confiants.

Mesdames, messieurs, le Petit Palais, propriété de la ville de Paris, qui lui a fait honneur dès sa naissance, perpétuera l'enchantement sous une forme digne de cette ville et de la République.

On applaudit. M. Alexandre Georges